

ZULIME

Tragédie en cinq actes.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue
des Fossés Saint-Germain, le 8 juin 1740.

VOLTAIRE (1694-1778)

1801

Texte établi par Paul FIEVRE, octobre 2019

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Octobre 2019.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.

ZULIME

Tragédie en cinq actes.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue
des Fossés Saint-Germain, le 8 juin 1740.

VOLTAIRE

À PARIS, de l'imprimerie de la fonderie stéréotypes de PIERRE
DIDOT et de FIRMIN DIDOT.

AN IX. (1801).

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE VOLTAIRE SUR LA TRAGÉDIE DE ZULIME (1761)

Dans le nombre immense des tragédies, comédies, opéras comiques, discours moraux et facéties, au nombre d'environ cinq cent mille, qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie sous mon nom, intitulée Zulime. La scène est en Afrique. Il est bien vrai qu'ayant été autrefois avec Alzire en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec Zulime avant que d'aller voir Idamé à la Chine ; mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point : presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arsénié, qui était le lieu de la scène. C'est pourtant une colonie romaine nommée Arsenaria, et c'est encore par cette raison-là qu'on ne la connaissait pas.

Trémizène est un nom bien sonore ; c'est un joli petit royaume : mais on n'en avait aucune idée. La pièce ne donna nulle envie de s'informer du gisement de ses côtes. Je retirai prudemment ma flotte :

Et, quae

Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Hor., Art. Poet.

Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce et l'ont fait imprimer ; mais, par droit de conquête, ils ont supprimé deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont mis autant de la leur. Je crois qu'ils ont très bien fait : je ne veux point leur voler leur gloire comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, et qu'il est aussi mauvais que l'était le mien. Les rieurs auront beau jeu ; car, au lieu d'avoir une pièce à siffler, ils en auront deux. Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux pièces. Je suis de ce nombre ; et de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'oeuvre du siècle passé autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me faisant le commentateur de P. Corneille.

L'académie agréa ce travail : je me flatte que le public le secondera en faveur des héritiers de ce grand nom. Il vaut mieux commenter Héraclius que de faire Tancrède ; on risque bien moins.

Le premier jour que l'on joua ce Tancrède, beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, et qu'on assurait être mon ouvrage : il ressemblait à cette Zulime imprimée.

À MADEMOISELLE CLAIRON

Cette tragédie vous appartient, mademoiselle ; vous l'avez fait supporter au théâtre. Les talents comme les vôtres ont un avantage assez unique, c'est celui de ressusciter les morts : c'est ce qui vous est arrivé quelquefois. Il faut avouer que sans les grands acteurs une pièce de théâtre est sans vie ; c'est vous qui lui donnez l'âme. La tragédie est encore plus faite pour être représentée que pour être lue ; et c'est sur quoi je prendrai la liberté de dire qu'il est bien singulier qu'un ouvrage qui est innocent à la lecture puisse devenir coupable aux yeux de certaines gens, en acquérant le mérite qui lui est propre, celui de paraître sur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à mademoiselle de Champmélé de jouer Chimène, lorsque Augustin Courbé et Mabre Cramoisi, qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroisse ; et l'on jouera peut-être un jour sur le théâtre ces contradictions de nos moeurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une philippique de Cicéron dût déplaire mortellement à certaines personnes qui prétendent lire avec un plaisir extrême les injures grossières que ce Cicéron dit éloquemment à Marc-Antoine. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens lisent, ou même des vers qu'on ne lit guère : c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres ; et ce ridicule, tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talents extérieurs d'un grand orateur, et tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'esprit, les oreilles et les yeux ; ils sont tous enfants du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée ; et ce qui est commun à tous, c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection ; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gêne le plus beau vers ; une belle pensée perd tout son prix si elle est mal exprimée, elle vous ennue si elle est répétée : de même des inflexions de voix ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute sa grâce. Le secret de toucher les coeurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en éloquence, en déclamation, en peinture ; la plus légère dissonance en tout genre est sentie aujourd'hui par les connaisseurs ; et voilà peut-être pourquoi l'on trouve si peu de grands artistes, c'est que les défauts sont mieux sentis qu'autrefois. C'est faire votre éloge que de vous dire ici combien les arts sont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'est que pour admirer vos talents.

Cette pièce est assez faible. Je la fis autrefois pour essayer de fléchir

un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre ni à sa fille, quoiqu'ils fussent très estimables, et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer.

L'aventure de Zulime, tirée de l'histoire des Maures, présentait au spectateur une princesse bien plus coupable ; et Bénassar son père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus gracieuse que celle de Zulime.

Malheureusement la pièce paraît avoir quelque ressemblance avec Bajazet ; et, pour comble de malheur, elle n'a point d'Acomat ; mais aussi cet Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité ni chez les modernes qui soit dans ce caractère, et la beauté de la diction le relève encore : pas un seul vers ou dur ou faible, pas un mot qui ne soit le mot propre ; jamais de sublime hors d'oeuvre, qui cesse alors d'être sublime ; jamais de dissertation étrangère au sujet ; toutes les convenances parfaitement observées : enfin ce rôle me paraît d'autant plus admirable qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs.

Le père de Zulime a pu ne pas déplaire, parce qu'il est le premier de cette espèce qu'on ait osé mettre sur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel est une nouveauté qui n'est pas sans intérêt : mais le rôle de Ramire m'a toujours paru très faible, et c'est pourquoi je ne voulais plus hasarder cette pièce sur la scène française. Tout n'est qu'amour dans cet ouvrage : ce n'est pas un défaut de l'art, mais ce n'est pas aussi un grand mérite. Cet amour ne pèche pas contre la vraisemblance, il y a cent exemples de pareilles aventures et de semblables passions ; mais je voudrais que sur le théâtre l'amour fût toujours tragique.

Il est vrai que celui de Zulime est toujours annoncé par elle-même comme une passion très condamnable ; mais ce n'est pas assez :

Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paraisse une faiblesse et non une vertu.

Les autres personnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du personnage de Ramire se répand sur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux ne peut jamais émouvoir ; il cesse dès lors d'être un personnage de tragédie : c'est ce qu'on peut quelquefois reprocher à Racine, si l'on peut reprocher quelque chose à ce grand homme, qui de tous nos écrivains est celui, qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance et la beauté continue de ses ouvrages. C'est surtout le grand vice de la tragédie d'Ariane, tragédie d'ailleurs intéressante, remplie des sentiments les plus touchants et les plus naturels, et qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de presque toutes les pièces dans lesquelles une amante est trahie, c'est qu'elles retombent toutes dans la situation d'Ariane ;

et ce n'est presque que la même tragédie sous des noms différents.

J'ose croire en général que les tragédies qui peuvent subsister sans cette passion sont sans contredit les meilleures, non seulement parce qu'elles sont beaucoup plus difficiles à faire, mais parce que le sujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puériorité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuse ferait dans Athalie, qu'un grand-prêtre fait égorger à la porte du temple ; dans cet Oreste qui venge son père et qui tue sa mère ; dans Mérope, qui, pour venger la mort de son fils, lève le bras sur son fils même ; enfin dans la plupart des sujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner seul, on l'a déjà dit ; il n'est pas fait pour la seconde place. Une intrigue politique dans Ariane serait aussi déplacée qu'une intrigue amoureuse dans le parricide d'Oreste. Ne confondons point ici avec l'amour tragique les amours de comédie et d'épigramme, les déclarations, les maximes d'épigramme, les galanteries de madrigal : elles peuvent faire dans la jeunesse l'amusement de la société ; mais les vraies passions sont faites pour la scène ; et personne n'a été ni plus digne que vous de les inspirer, ni plus capable de les bien peindre.

PERSONNAGES

BÉNASSAR, shérif de Trémizène.

ZULIME, sa fille.

MOHADIR, ministre de Bénassar.

RAMIRE, esclave espagnol.

ATIDE, esclave espagnole.

IDAMORE, esclave espagnol.

SÉRAME, attachée à Zulime

SUITE.

La scène est dans un château de la province de Trémizène, sur le bord de la mer d'Afrique.

Nota : Texte extrait du "Théâtre de Voltaire, Tome Quatrième.", Pris, Firmin Didot, 1801. pp 6-72.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Zulime, Atide, Mohadir.

ZULIME, d'une voix basse et entrecoupée, les yeux baissés, et regardant à peine Mohadir.

Allez, laissez Zulime aux remparts d'Arsénié ;
Partez ; loin de vos yeux je vais cacher ma vie ;
Je vais mettre à jamais, dans un autre univers,
Entre mon père et moi la barrière des mers.
5 Je n'ai plus de patrie, et mon destin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène ;
Consolez les vieux ans de mon père affligé :
Je l'outrage, et je l'aime ; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée !
10 Puisse-t-il oublier sa fille infortunée !

MOHADIR.

Qui, lui ! vous oublier ! grand dieu, qu'il en est loin !
Que vous prenez, Zulime, un déplorable soin !
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre ;
15 Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
De son sceptre avec joie aurait orné vos mains ?
Quoi ! dans vous, dans sa fille, il trouve une ennemie !
Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie ?
Ah ! ne l'irritez point, revenez dans ses bras.
20 Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas ;
Cette voix d'un vieillard qui nourrit votre enfance
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence ;
Bénassar votre père espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
25 À son cœur ulcéré que faut-il que j'annonce ?

ZULIME.

Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse :
C'est tout ce que je puis ; et c'est t'en dire assez.

MOHADIR.

Vous pleurez, vous, Zulime ! et vous le trahissez !

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage
30 Aux cruels Turcomans livrait son héritage ;
Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts ;
Et, quel que soit l'objet du soin qui me dévore,
J'ai suivi son exemple.

MOHADIR.

Hélas ! Suivez-le encore.
35 Il revient ; revenez, dissipez tant d'ennuis :
Remplissez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos tristes rivages
Ont vu fuir à la fin nos destructeurs sauvages,
40 Dispersés, affaiblis, et lassés désormais
Des maux qu'ils ont soufferts et des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît, et va revoir son maître :
Sans sa fille, sans vous, le verrons-nous paraître ?
Vous avez dans ce fort entraîné ses soldats ;
Des esclaves d'Europe accompagnent vos pas :
45 Ces chrétiens, ces captifs, le prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ont arraché Zulime à ses bras paternels.
Avec qui fuyez-vous ?

ZULIME.

Ah, reproches cruels !
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire ;
50 Le reproche est trop juste, et vous m'êtes trop chère :
Non, je ne puis penser sans honte et sans horreur
Que l'esclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire esclave !

MOHADIR.

Il l'est, il était fait pour l'être :
Il naquit dans nos fers ; Bénassar est son maître.
55 N'est-il pas descendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux ?
Son père à Trémizène est mort dans l'esclavage,
Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

ZULIME.

Ramire esclave ! lui ?

MOHADIR.

C'est un titre qui rend
60 Notre affront plus sensible, et son crime plus grand.
Quoi donc ! un Espagnol ici commande en maître !
À peine devant vous m'a-t-on laissé paraître ;
À peine ai-je percé la foule des soldats
Qui veillent à sa garde, et qui suivent vos pas.
65 Vous pleurez malgré vous ; la nature outragée
Déchire, en s'indignant, votre âme partagée.
À vos justes remords n'osez-vous vous livrer ?
Quand on pleure sa faute on va la réparer.

ATIDE.

Respectez plus ses pleurs, et calmez votre zèle :
70 Il ne m'appartient pas de répondre pour elle ;
Mais je suis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
Je fus comme eux esclave, et de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
75 Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits ;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'est Ramire, c'est lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'assaut et fumants de carnage,
Délivra votre émir, et lui donna le temps
80 De dérober sa tête au fer des Turcomans ;
C'est lui qui, comme un dieu, veillant sur sa famille,
Ayant sauvé le père, a défendu la fille :
C'est par ses seuls exploits enfin que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu ? seigneur, vous le savez.
85 Loin des murs tout sanglants de sa ville alarmée
Bénassar avec peine assemblait une armée ;
Et quand vos citoyens, par nos soins respirants,
À quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
90 De Ramire et des siens ont demandé la tête ;
Et de votre divan la basse cruauté
Souscrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuse
Vous épargna du moins une paix si honteuse.
95 Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'insultez point ici ceux qui vous ont sauvés :
Respectez plus Ramire et ses guerriers si braves :
Ils sont vos défenseurs, et non plus vos esclaves.

MOHADIR, à Zulime.

Votre secret, Zulime, est enfin révélé :
100 Ainsi donc par sa voix votre cœur a parlé ?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah dieu !

ZULIME.

Coupable, mais sincère,
Je ne puis vous tromper... Tel est mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
Un père infortuné qui touche à son tombeau ?

ZULIME.

105 Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime ;
Croyez-moi, votre coeur n'est point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens en vain ; tout va se déclarer :
Il est des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue ;
110 J'emporte, en le quittant, le remords qui me tue.
Allez ; votre présence en ces funestes lieux
Augmente ma douleur, et blesse trop mes yeux.
Mohadir... ah ! Partez.

MOHADIR.

Hélas ! Je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître !

SCÈNE II. Zulime, Atide.

ZULIME.

115 Ah ! je succombe, Atide ; et ce coeur désolé
Ne soutient plus le poids dont il est accablé.
Vous voyez ce que j'aime, et ce que je redoute,
Une patrie, un père ; Atide, ah, qu'il en coûte !
Que de retours sur moi ! que de tristes efforts !
120 Je n'ai clans mon amour senti que des remords.[1]
D'un père infortuné vous concevez l'injure ;
Il est affreux pour moi d'offenser la nature :
Mais Ramire expirait, vous éliez en danger.
Est-ce un crime, après tout, que de vous protéger ?
125 Je dois tout à Ramire ; il a sauvé ma vie.
À ce départ enfin vous m'avez enhardie :
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puissants, et l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit ; hélas ! si l'on m'accuse,
130 Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuse.
Je tremble cependant ; de pleurs toujours noyés,
De l'abyme où je suis mes yeux sont effrayés.

ATIDE.

Hélas ! Ramire et moi nous vous devons la vie ;
Vous rendez un héros, un prince à sa patrie :
135 Le ciel peut-il haïr un soin si généreux ?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie est peu de chose, et je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'assez grands rois mes aïeux soient issus,
140 Tout ce que vous quittez est encore au dessus.
J'étais votre captive, et vous ma protectrice ;
Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice :
Mais Ramire ! un héros du ciel abandonné,
Lui qui, de Bénassar esclave infortuné,
145 A prodigué son sang pour Bénassar lui-même ;
Enfin que vous aimez...

ZULIME.

Atide, si je l'aime !
C'est toi qui découvris, dans mes esprits troublés,
De mon secret penchant les traits mal démêlés ;
C'est toi qui les nourris, chère Atide ; et peut-être
150 En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître :
C'est toi qui commenças mon téméraire amour ;
Ramire a fait le reste en me sauvant le jour,
J'ai cru fuir nos tyrans, et j'ai suivi Ramire.
J'abandonne pour lui parents, peuples, empire ;
155 Et, frémissant encor de ses périls passés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
Cependant loin de moi se peut-il qu'il s'arrête ?
Quoi ! Ramire aujourd'hui, trop sûr de sa conquête,

SCÈNE III. Zulime, Atide, Ramire.

RAMIRE.

Madame, enfin des cieus la clémence suprême
Semble en notre défense agir comme vous-même ;
Et les mers et les vents, secondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords si longtemps souhaités.
185 Valence, de ma race autrefois l'héritage,
À vos pieds plus qu'aux miens portera son hommage.
Madame, Atide et moi, libres par vos secours,
Nous sommes vos sujets, nous léserons toujours.
Quoi ! vos yeux à ma voix répondent par des larmes !

ZULIME.

190 Et pouvez-vous penser que je sois sans alarmes ?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir :
Vous savez qui je quitte et qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chère et que je sacrifie.
195 Je dépends de vous seul... Ah ! prince, avant ce jour,
Plus d'un coeur a gémi d'écouter trop d'amour ;
Plus d'une amante, hélas ! cruellement séduite,
A pleuré vainement sa faiblesse et sa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de si justes terreurs.
200 Vous faites tout pour nous ; oui, madame, et nos coeurs
N'ont pour vous rassurer dans votre défiance
Qu'un hommage inutile et beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma misère et des fers ;
205 Mais j'atteste le dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire et l'esclavage,
Que ma reconnaissance et mes engagements...

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des serments ?
En ai-je demandé quand cette main tremblante
210 A détourné la mort à vos regards présente ?
Si mon âme aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort ; puis-je vous soupçonner ?
Ah ! Les serments sont faits pour un coeur qui peut feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre.[2]

RAMIRE.

215 Que mes jours immolés à votre sûreté...

ZULIME.

Conservez-les, cher prince ; ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible et trop sensible ;
Mais enfin tout m'alarme en ce séjour horrible :

220 Vous-même, devant moi, triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon coeur est livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, madame, aux peuples irrités
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
225 Ce palais est peut-être un rempart inutile ;
Le vaisseau vous attend, Valence est votre asile.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur :
Vous avez tant de droits sur nous... et sur son coeur !
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
230 Votre amant vous doit tout ; vous êtes trop heureuse !

ZULIME.

Je dois l'être, et l'hymen qui va nous engager...

SCÈNE IV.

Zulime, Atide, Ramire, Idamore.

IDAMORE.

Dans ce moment, madame, on vient vous assiéger.

ATIDE.

Ciel !

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière ;
On voit des tourbillons de flamme, de poussière ;
235 D'étendards menaçants les champs sont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formés la nature,
Et qui de ce palais entourent la structure,
En défendront l'approche, et seront glorieux
240 De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joie.
Eh bien ! pour vous servir le ciel m'ouvre une voie :
De vos peuples unis je brave le courroux ;
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
245 Pour mériter vos soins je puis tout entreprendre ;
Et mon sort en tout temps sera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu ? contre un père ! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi ?
Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère,
250 Plutôt que mon amant ose attaquer mon père !
Avant que ses soldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.

Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable ;
D'un père courroucé fuyons l'oeil respectable :
255 Je vais hâter ma fuite, et j'y cours de ce pas.

RAMIRE, à Atide.

Moi, je vais fuir la honte et hâter mon trépas.

SCÈNE V.

Zamire, Atide.

ATIDE.

Vous n'irez point sans moi : non, cruel que vous êtes ;
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrettes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
260 Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des noeuds secrets qu'à son heure dernière
De ses mourantes mains vient de former mon père,
De ces noeuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
265 Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie ;
Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la patrie ;
Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppresseur ;
Quittez sans plus tarder cette rive fatale ;
270 Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, désormais ma vie est un tissu d'horreurs :
Je rougis de moi-même, et surtout de vos pleurs.
Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être ;
Voulez-vous me changer ? chéririez-vous un traître ?
275 J'ai subi l'esclavage et son poids rigoureux :
Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte ;
Mais quel coeur généreux peut supporter la honte ?
Quel supplice effroyable alors qu'il faut tromper,
280 Et que tout mon secret est prêt à m'échapper !

ATIDE.

Eh bien ! Allez, parlez, armez sa jalousie,
J'y consens ; mais, cruel, n'exposez que ma vie ;
N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez,
Qui vous forçait à feindre, et que vous haïssez.

RAMIRE.

285 Je vous adore, Atide, et l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon âme :
Mais plus je vous adore, et plus je dois rougir
De fuir avec Zulime afin de la trahir.
Je suis bien malheureux, si votre jalousie
290 Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie.
Entouré de forfaits et d'infidélités,
Je les commets pour vous, et vous seule en doutez.

Ah ! Mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle ;
Ce coeur est un perfide, et c'est pour vous, cruelle !

ATIDE.

295 Non, il est généreux ; le mien n'est point jaloux :
La fraude et les soupçons ne sont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant son amour malheureuse,
N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
Idamore a parlé : sûre de ses appas,
300 Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
Eh ! Peut-on s'étonner que vous ayez-su plaire ?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire
Qui vous soumit un coeur prompt à se désarmer ?
Ah ! Le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

305 Eh ! Pourquoi, profanant de si saintes tendresses,
De Zulime abusée enhardir les faiblesses ?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un coeur qui n'est qu'à vous ?
Dans quel piège Idamore a conduit l'innocence !
310 Des bienfaits de Zulime affreuse récompense !
Ah, cruelle ! À quel prix le jour m'est conservé !

ATIDE.

Eh bien, punissez-moi de vous avoir sauvé.
Idamore, il est vrai, n'est pas le seul coupable,
J'ai parlé comme lui ; comme lui condamnable.
315 J'engageai trop Ramire, et sans le consulter ;
Je n'y survivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je faisais trop d'injure ;
Je vous épargnerai la honte d'un parjure :
Vivez, il me suffit... Ciel ! Quel tumulte affreux !

RAMIRE.

320 Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux ;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire ;
J'y vole...

ATIDE.

Je vous suis ; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.
Puis-je être loin de vous ? vous êtes en danger.

RAMIRE.

325 Ah ! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
Chère épouse, craignez...

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Ramire, Idamore.

IDAMORE.

Oui, Dieu même est pour nous ; oui, ce dieu de la guerre
Nous appelle sur l'onde et désarme la terre.
Vous voyez les sujets du triste Bénassar
330 Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart :
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines
Qui des murs d'Arsénié apportaient les ruines,
Tout ce grand appareil qui dans quelques moments
Pouvait de ce palais briser les fondements.
335 Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, et de tant de douleurs,
Par le salut public devant qui tout s'efface,
340 Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne songez qu'à partir, et ne rougissez pas
Des bontés de Zulime et de ses attentats :
Ne fuyez point les dons de sa main bienfaisante,
Envers les siens coupable, envers nous innocente.
345 Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur,
Craignez...

RAMIRE.

Mes ennemis sont au fond de mon coeur.
Atide l'a voulu ; c'est assez, Idamore.

IDAMORE.

Comment ! quel repentir peut vous troubler encore ?
Qui vous retient ?

RAMIRE.

L'honneur. Crois-tu qu'il soit permis
350 D'être injuste, infidèle, et traître à ses amis ?

IDAMORE.

Non, sans doute, seigneur, et ce crime est infâme.

RAMIRE.

Est-il donc plus permis de trahir une femme,
De la conduire au piège, et de l'abandonner ?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
355 Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie et leurs services ?
Entre Zulime et nous il est temps de choisir.

RAMIRE.

Eh bien ! qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il que, malgré nous, il soit des conjonctures
360 Où le coeur égaré flotte entre les parjures ;
Où la vertu sans force, et prête à succomber,
Ne voit que des écueils et tremble d'y tomber ?
Tu sais ce que pour nous Zulime a daigné faire ;
Elle renonce à tout, à son trône, à son père,
365 À sa gloire en un mot ; il faut en convenir.
Armé de ses bienfaits, moi, j'irais l'en punir !
C'est trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougissez de tarder, Valence vous appelle ;
Les moments sont bien chers ; et si vous hésitez...

RAMIRE.

370 Non ; je vais m'expliquer, et lui dire...

IDAMORE.

Arrêtez ;
Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire :
Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
Pour entraîner Zulime à ses égarements
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amants.
375 Sensible, généreuse, et sans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaissance ;
Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos soins empressés la perdaient sans retour ;
Dans son illusion nous l'avons confirmée :
380 Enfin elle vous aime, elle se croit aimée.
De quel jour odieux ses yeux seraient frappés !
Il n'est de malheureux que les coeurs détrompés.
Réservez pour un temps plus sûr et plus tranquille
De ces droits délicats l'examen difficile.
385 Lorsque vous serez roi, jugez et décidez :
Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur ; votre discours m'offense.
Je crains l'ingratitude, et non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un coeur tel que le mien

390 Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc : son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

395 Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer j'assurerai sa fuite.

IDAMORE.

400 Vous vous connaissez mal en ces extrémités ;
Atide et vos amis mourront à vos côtés.
Mais non, votre prudence et la faveur céleste
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger ;
Peut-elle craindre, hélas ! qu'on la veuille outrager ?
Son âme toute entière à son espoir livrée,
Aveugle en ses bontés et d'amour enivrée,
405 Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil...

RAMIRE.

Que je crains le moment de son affreux réveil !

IDAMORE.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie... On approche, c'est elle.

RAMIRE.

410 Va, cours après Atide, et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

SCÈNE II.

Zulime, Ramire, Sérame.

ZULIME.

Oui, nous touchons, Ramire, à ce moment prospère
Qui met en sûreté cette tête si chère.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux coeurs nés pour s'aimer),
415 En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instants qui nous sont accordés :
L'amour nous conduira puisqu'il nous a gardés ;
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
420 Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous
Par les noeuds éternels et de femme et d'époux :
Grâce à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable et non plus assurée.
425 Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le ciel, tout l'univers, doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux si cher oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
430 Que nous servons tous deux par des cultes divers ;
Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie,
Non que votre grande âme à la mienne est unie,
Nos coeurs n'ont pas besoin de ces voeux solennels,
Mais que bientôt, seigneur, au pied de vos autels
435 Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, et ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en sûreté ;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté :
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
440 Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE.

Ah ! vous percez un coeur destiné désormais
À d'éternels tourments, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh ! qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire ?
Les chagrins sont pour moi ; la douleur de mon père,
445 Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon coeur est touché :
Mais vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parents, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir ;
450 Vous qui m'aimez enfin...

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir ?

Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas ! Je vous en crois sans peine :
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne ;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux :
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

455 Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie ;
C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger ;
460 Coutumes, préjugés, moeurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et lois souvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour ou leurs moeurs ou leurs droits ?
Votre peuple est le mien, vos lois seront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas ! de plus sacrées.
El qu'ai-je à redouter des moeurs de vos contrées ?
465 Quels sont donc les humains qui peuplent vos états ?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats ?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat, non, mon coeur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute...

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si, tout prêt à partir, je cachais à vos yeux
470 Un obstacle fatal opposé par les cieus.

ZULIME.

Un obstacle !

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le coeur ; achevez, quelle est-elle ?

RAMIRE.

C'est la religion... Je sais qu'en vos climats,

Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'états,
475 L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
En Espagne autrefois cette indulgence admise
Désormais parmi nous est un crime odieux :
La loi dépend toujours et des temps et des lieux,
Mon sang dans mes états m'appelle au rang suprême,
480 Mais il est un pouvoir au dessus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends ; cher Ramire, il faut t'ouvrir mon coeur :
Pour ma religion j'ai connu ton horreur,
J'en ai souvent gémi ; mais, s'il ne faut rien taire,
À mon âme en secret tu la rendis moins chère.
485 Soit erreur ou raison, soit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puisse le juste ciel excuser mes faiblesses !)
Du sang en ta faveur j'ai bravé les tendresses ;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
490 Ce culte mal connu de ce sang dont je sors :
Puisqu'il t'est odieux, il doit un jour me l'être.
Fidèle à mon époux, et soumise à mon maître,
J'attendrai tout du temps et d'un si cher lien.
Mon coeur servirait-il d'autre dieu que le tien ?
495 Je vois couler tes pleurs ; tant de soin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement, ont pénétré ton âme.
Adressons l'un et l'autre au dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verse, et ces vœux solennels.
Qu'Atide y soit présente ; elle approche ; elle m'aime :
500 Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide !

RAMIRE.

C'en est trop ; et mon coeur déchiré...

SCÈNE III.

Zulime, Ramire, Atide, Sérame.

ATIDE.

Madame, dans ces murs votre père est entré.

ZULIME.

Mon père !

RAMIRE.

Lui !

ZULIME.

Grands dieux !

ATIDE.

Sans soldats, sans escorte,
Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.

505 À l'aspect de ses pleurs et de ses cheveux blancs,
De ce front couronné, respecté si longtemps,
Vos gardes interdits, baissant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

510 Ô mon père ! Ô mon roi !
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi ?

ATIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie ;
Mais conservez du moins...

ZULIME.

515 Dans l'état où je suis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis ?
Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance !
Allez, Atide ; et vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire et de vous éviter.
520 Allez, trop digne époux de la triste Zulime ;
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je ? son époux !

RAMIRE.

On vient, suivez mes pas ;
Plaignez mon sort, Atide, et ne m'accusez pas.

SCÈNE IV.
Zulime, Bénassar, Sérame.

ZULIME.

525 Le voici, je frissonne, et mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent !
Sérame, soutiens-moi.

BÉNASSAR.

C'est elle.

ZULIME.

Ô désespoir !

BÉNASSAR.

Tu détournes les yeux, et tu crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs ! Ah, mon père !

BÉNASSAR.

530 Ô toi qui fus ma fille,
Cher espoir autrefois de ma triste famille,
Toi qui clans mes chagrins étais mon seul recours !
Tu ne me connais plus ?

ZULIME, à genoux.

Je vous connais toujours ;
Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse,
Je les baigne de pleurs, et je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BÉNASSAR.

535 Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable ?

ZULIME.

Je sais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

BÉNASSAR.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Ensevelir ma honte et tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère est juste, et je l'ai méritée.

BÉNASSAR.

540 Tu vois trop que mon coeur ne l'a point écoutée.
Lève-toi : ta douleur commence à m'attendrir,

Elle se relève.

Et le coeur de ton père attend ton repentir.
 Tu sais si dans ce coeur, trop indulgent, trop tendre,
 Les cris de la nature ont su se faire entendre.
 545 Je vivais dans toi seule, et jusques à ce jour
 Jamais père à son sang n'a marqué plus d'amour ;
 Tu sais si j'attendais qu'au bout de ma carrière
 Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
 Et cédât malgré moi, par des soins superflus,
 550 Ce qui dans ces moments ne nous appartient plus.
 Je n'ai que trop vécu ; ma prodigue tendresse
 Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse.
 Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
 Ces trésors, ces états, que je quittais pour toi,
 555 Et tu pouvais choisir entre les plus grands princes
 Qui des bords syriens gouvernent les provinces ;
 Et c'est dans ces moments que, fuyant de mes bras,
 Toi seule à la révolte excites mes soldats,
 M'arraches mes sujets, m'enlèves mes esclaves,
 560 Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves !
 Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur ?
 Quel monstre a corrompu les vertus de ton coeur ?
 Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie ?
 Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie ?
 565 Ah, Zulime ! ah, mon sang ! par tant de cruauté
 Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté ?

ZULIME.

Seigneur, mon souverain, j'ose dire mon père,
 Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
 Réglez, vivez heureux, ne vous consommez plus
 570 Pour cette criminelle en regrets superflus.
 De mon aveuglement moi-même épouvantée,
 Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
 Et de votre tendresse, et de votre courroux,
 Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux :
 575 Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire ;
 Vous n'avez plus de fille, et je suis à Ramire.

BÉNASSAR.

Que dis-tu ? Malheureuse ! Opprobre de mon sort !
 Quoi, tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort !
 Qui ? Ramire ! Un captif ! Ramire t'a séduite !
 580 Un barbare t'enlève, et te force à la fuite !
 Non, dans ton coeur séduit, d'un fol amour atteint,
 Tout l'honneur de mon sang n'est pas encore éteint ;
 Tu ne souilleras point d'une tache si noire
 La race des héros, ma vieillesse et ma gloire :
 585 Quelle honte, grand Dieu ! Suivrait un sort si beau !
 Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau ?
 De mes folles bontés quel horrible salaire !
 Ma fille, un suborneur est-il donc plus qu'un père ?
 Repens-toi, suis mes pas, viens sans plus m'outrager.

ZULIME.

590 Je voudrais obéir ; mon sort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
Songez que cet esclave a combattu pour vous ;
595 Qu'il vous a délivré d'une main ennemie ;
Que vos persécuteurs ont demandé sa vie ;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez ;
Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés :
Qu'il est du sang des rois, et qu'un héros pour gendre,
600 Un prince vertueux...

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare ! Que les cieux partagent ma douleur !
Que ton indigne amant soit un jour mon vengeur !
Il le sera sans doute, et j'en reçois l'augure :
Tous les enlèvements sont suivis du parjure.
605 Puisse la perfidie et la division
Être le digne fruit d'une telle union !
J'espère que le ciel, sensible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
610 Et qu'on te trahira comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares :
Je le demande aux cieux ; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
615 Mais avant de combler son opprobre et sa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours, et nous verrons si tes lâches soldats
Seront assez hardis pour t'ôter de mes bras ;
Et si, pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
620 Ils fouleront aux pieds et ton père et leur maître.

SCÈNE V.
Zulime, Sérame.

ZULIME.

Seigneur... Ah, cher auteur de mes coupables jours !
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours !
Dieu qui l'as entendu, Dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite ?
625 La mort et les enfers paraissent devant moi :
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi.
Tu me plaindras sans doute... Ah, passion funeste !
Quoi ! Les larmes d'un père, et le courroux céleste,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
630 Tout irrite les feux dont je, me sens brûler !
Dieu ! Je me livre à toi ; si tu veux que j'expire,
Frappe, mais réponds-moi des larmes de Ramire.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Zulime, Atide.

ZULIME.

Hélas ! Vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces soulèvements, ces craintes, ces combats,
635 Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais ! J'outrage un père magnanime,
Un père qui m'est cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je, l'outrager ! J'avance son trépas :
Malheureuse !

ATIDE.

Après tout, si votre âme attendrie
640 Craint d'accabler un père, et tremble pour sa vie,
Pardonnez, mais je sens qu'en de tels déplaisirs
Un grand coeur quelquefois commande à ses soupirs,
Qu'on peut sacrifier...

ZULIME.

Que prétends-tu me dire ?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !
645 À quels conseils, grand Dieu, faut-il s'abandonner !
Ai-je pu les entendre ! ose-t-on les donner !
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare !
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
650 De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidèle,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait ;
Si je parlais ainsi, mon coeur me démentait.

ATIDE.

655 Qui ne connaît l'état d'une âme combattue ?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue :

Et ma triste amitié...

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funestes soins !
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire ;
660 Redoublez dans mon coeur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas ! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux ?

ATIDE.

Ce n'est point à des coeurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume ;
665 Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les coeurs des amants fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie et leur caprice ?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais ?

ZULIME.

670 Non, il semble accablé du poids de mes bienfaits ;
Son âme est inquiète et n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux
Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
675 Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.
Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée ?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas !
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas ;
Si de quelque intérêt son âme est occupée,
680 Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

SCÈNE II.

Zulime, Atide, Idamore.

IDAMORE.

Madame, votre père appelle ses soldats,
Résolvez votre fuite, et ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre.
685 Honteux de vous prêter un sacrilège appui,
Leurs fronts en rougissant se baissaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le passage :
Ce sentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire, impatient, de vous seule occupé,
690 De vos bontés rempli, de vos charmes frappe.
Et prêt pour son épouse à prodiguer sa vie,
Dispose en ce moment votre heureuse sortie.

ZULIME.

Ramire, dites-vous ?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'espoir,
Il revient vous servir, surtout il veut vous voir.

ZULIME.

695 Ah ! Je renaiss, Atide, et mon âme est en proie
À tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des soupçons indignement conçus ;
Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis, je craignais, et l'on m'aime !
700 Ah, prince !

SCÈNE III.

Zulime, Atide, Ramire, Idamore.

IDAMORE, à Ramire.

J'ai parlé, seigneur, comme vous-même ;
J'ai peint de votre cœur les justes sentiments ;
Zulime en est bien digne : achevez, il est temps.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance ;
Rien ne nous retient plus : je cours, je vous devance.

Il sort.

RAMIRE.

705 Nous voici parvenus à ce moment fatal
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maître ;
Pour peu que nous tardions, madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de, l'Afrique abandonner les bords ;
710 Venez, ne craignez point ses impuissants efforts.

ZULIME.

Moi craindre ! Ah ! C'est pour vous que j'ai connu la crainte,
Croyez-moi ; je commande encor dans cette enceinte ;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire au moins pour la dernière fois.
715 Apprenons à l'Espagne, à l'Afrique jalouse,
Que je suis mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

C'est braver votre père et le désespérer ;
Pour le salut des miens je ne puis différer...

ZULIME.

Ramire !

RAMIRE.

720 Si le ciel me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds.

ZULIME.

Tu promis davantage.
Que m'importait un trône ?

ATIDE.

Eh, madame ! est-il temps
De s'oublier ici dans ces périls pressants ?
Songez...

ZULIME.

De ce péril soyez moins occupée ;
Il en est un plus grand. Ciel ! serais-je trompée ?
725 Ah, Ramire !

RAMIRE.

Attendez qu'au sein de ses états
L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

ZULIME.

Qu'entends-je ? Quel discours à tous les trois funeste !
Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
730 Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi ?
Sur ces rochers déserts, ingrat, m'as-tu conduite
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite ?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine, et mon peuple à genoux
Avec son souverain fléchira devant vous.

ATIDE.

735 Croyez que vos bienfaits...

ZULIME.

Ah ! C'en est trop, Atide ;
C'est trop vous efforcer d'excuser un perfide :
Le voile est déchiré : je vois mon sort affreux.
Quel père j'offensais ! et pour qui ? malheureux !
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie :
740 Mais il reste un retour à ma vertu trahie ;
Je revole à mon père ; il a plaint mes erreurs,
Il est sensible, il m'aime ; il vengera mes pleurs :
Et de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas ! ta mort ? non, ingrat, mais la mienne.
745 Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame.

RAMIRE.

Atide ! ô ciel !

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel ?
C'est votre ouvrage, hélas ! que vous allez détruire.
Vous vous perdez ! Eh quoi, vous balancez, Ramire !

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces transports empressés !
750 Son silence et vos pleurs m'en ont appris assez.
Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense,
Et je n'ai pas besoin de tant de confiance,
Ni des secours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié :
755 Vous m'en payez le prix ; je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître ;
Esclaves, redoutez mes ordres absolus ;
À mes yeux indignés ne vous présentez plus :
Laissez-moi.

RAMIRE.

Non, Madame, et je perdrai la vie
760 Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaissiez, si vous saviez...

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point insulte à mon injure !
765 Tu m'outrages pour elle ! Ah, vil couple d'ingrats !
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas ;
Vous expiez tous deux mes feux illégitimes :
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
770 Ce fut de vous sauver ; je cours vous en punir...
Tu me braves encore, et tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés :
Tu te trompes, barbare... À moi, gardes, courez,
775 Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père ;
Que mon sang satisfasse à sa juste colère :
Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourants
Contemplant deux ingrats à mes pieds expirants.

SCÈNE IV.

Atide, Ramire.

RAMIRE.

Ah ! Fuyez sa vengeance, Atide, et que je meure.

ATIDE.

780 Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jetiez sur l'heure :
Ramire, il faut me perdre et vous justifier,
Laisser périr Atide, et même l'oublier.

RAMIRE.

Vous !

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaissance,
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
785 Nos liens sont sacrés, et je les brise tous :
Mon cœur vous idolâtre... et je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide !

ATIDE.

Il le faut ; partez sous ces auspices :
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices ;
Mes mains auront brisé de plus puissants liens ;
790 Et mes derniers bienfaits sont au dessus des siens.

RAMIRE.

Vos bienfaits sont affreux ! l'idée en est un crime.
Ô chère et tendre épouse ! ô cœur trop magnanime !
Il faut périr ensemble, il faut qu'un noble effort
Assure la retraite, ou nous mène à la mort.

ATIDE.

795 Je mourrai, j'y consens ; mais espérez encore ;
Tout est entre vos mains ; Zulime vous adore :
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser ?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asile,
800 Sont-ils pleins d'ennemis ? tout n'est-il pas tranquille ?
A-t-elle seulement marché de ce côté ?
Sa colère trompait son esprit agité.
Confiez-vous à moi ; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte ;
805 Souffrez...

Elle sort.

RAMIRE.

Non... je vous suis.

SCÈNE V.

Ramire, Bénassar.

BÉNASSAR.

Demeure, malheureux !

Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu ?

BÉNASSAR.

Cruel, ce que je veux ?

Après tes attentats, après ta fuite infâme,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton âme ?

RAMIRE.

810 Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce coeur,
Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur :
L'honneur est dans ce coeur qui brava la misère.

BÉNASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
Tu laisses le poignard dans ce coeur déchiré ;
Tu pars, et cet assaut est encor différé.
815 La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie.
Eh bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
Prends pitié d'un vieillard trahi, déshonoré,
D'un père qui chérit un coeur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave ;
820 Je corrigeai le sort qui te fit mon esclave :
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix ;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel sait si mon coeur abhorrait l'injustice
Qui voulait de ton sang le fatal sacrifice.
825 Ma fille a cru, sans doute, une indigne terreur ;
Et son aveuglement a causé son erreur.
Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante :
Ton fol amour insulte à ma voix expirante.
Contre les passions que peut mon désespoir ?
830 Que veux-tu ? Je me mets moi-même en ton pouvoir :
Accepte tous mes biens, je te les sacrifie ;
Rends-moi mon sang, rends-moi mon honneur et ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare !

RAMIRE.

Écoute-moi.

Tes trésors, tes bienfaits, ta fille, sont à toi.
835 Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
Au péril de sa gloire elle osa nous défendre ;
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore son père, et le trahit pour nous ;
Et je crois la payer du plus noble salaire
840 En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

BÉNASSAR.

Toi, Ramire ?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à son âme séduite
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
845 Le temps fera le reste ; et tu verras un jour
Qu'il soutient la nature et qu'il détruit l'amour.
Et si dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
850 Chérir encor Zulime...

BÉNASSAR.

Ah ! Si je puis l'aimer !
Que me demandes-tu ? Conçois-tu bien la joie
Du plus sensible père au désespoir en proie,
Qui, noyé si longtemps dans des pleurs superflus,
Reprend sa fille enfin, quand il ne l'attend plus ?
855 Moi, ne la plus chérir ! Va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout son crime ;
Va, tout est oublié, j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes serments me fier à mon tour ?
Zulime m'a trompé ! Quel cœur n'est point parjure ?
860 Quel cœur n'est point ingrat ?

RAMIRE.

Que le tien se rassure.
Atide est dans ces lieux ; Atide est, comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi :
Nos captifs malheureux, brûlant du même zèle,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle ;
865 Je la livre en otage, et la mets dans tes mains.
Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide ;
Mais si je suis fidèle, et si l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
870 Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le temps presse : peux-tu me donner ta parole ?
Peux-tu me seconder ?

BÉNASSAR.

Je le puis, et j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maître, et sont prêts d'obéir.
875 Mais aurais-tu, Ramire, une âme assez cruelle

Pour abuser encor mon amour paternelle ?
Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE.

Va, ne soupçonne rien ;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BÉNASSAR.

À toi je m'abandonne.
880 Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu ; reçois la mienne.

SCÈNE VI.

Ramire, Atide.

ATIDE.

Ah, prince ! On vous attend.
Il n'est plus de danger, l'amour seul vous défend.
Zulime est apaisée, et tant de violence,
Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
885 Tout cède à la douceur d'un repentir profond :
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage ;
Et l'amour à son coeur en disait davantage.
Ses yeux, auparavant si fiers, si courroucés,
890 Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
J'ai saisi cet instant favorable à la fuite ;
Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite ;
J'ai hâté vos amis : la moitié suit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats ;
895 On n'attend plus que vous : la voile se déploie.

RAMIRE.

Ah, ciel ! qu'avez-vous fait ?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en est fait, cher amant ; je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, et le vôtre peut-être.
900 Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux et cher époux,
Remplir tous les serments qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi ! Vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste ?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

905 Elle part, dites-vous ? Ô puissance céleste !

ATIDE.

Oui, sauvez-la, seigneur,
Des lieux que pour vous seul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide ! en ce moment c'est fait de votre vie.

ATIDE.

Eh ! Ne savez-vous pas que je la sacrifie ?

RAMIRE.

910 Vous êtes en otage auprès de Bénassar.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de départ ;
Tout est perdu.

ATIDE.

Comment ?

RAMIRE.

Où courir ? Et que faire ?
Et comment réparer mon crime involontaire ?

ATIDE.

Que dites-vous ? quel crime, et quel engagement ?

RAMIRE.

Ah, ciel !

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait ?

SCÈNE VII.
Ramire, Atide, Idamore.

IDAMORE.

En ce même moment
915 Bénassar vous poursuit, vous, Atide, et Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénassar, enflammé de courroux,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
920 Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux la flamme dans les mains :
Il attestait le ciel vengeur des souverains ;
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage ;
925 Je me fraye un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons... Entendez-vous tous ces cris furieux ?
D'où vient que Bénassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violée ?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux :
930 Ils ont suivi son père, ils marchent aux vaisseaux.
D'où peut naître un revers si prompt et si funeste ?

RAMIRE.

Allons le réparer, le désespoir nous reste,
Sauvons du moins Atide ; et, le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
935 Suivez-moi. Dieu puissant ! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure et l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

Ô ciel ! Ramire ! Ah, jour affreux !

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Zulime, Sérame.

SÉRAME.

Remerciez le ciel, au comble des tourments,
940 D'avoir longtemps perdu l'usage de vos sens ;
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

ZULIME, jetée dans un fauteuil, et revenant de son évanouissement.

Ô jour ! tu lui es encore à mes yeux alarmés
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés !
945 Ô sommeil des douleurs ! mort douce et passagère !
Seul moment de repos goûté dans ma misère !
Que n'es-tu plus durable ? et pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu ?

Se relevant.

Où suis-je ? Qu'a-t-on fait ? Ô crime ! Ô perfidie !
950 Ramire va périr ! Quel monstre m'a trahie ?
J'ai tout fait, malheureuse ! Et moi seule, en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi ! Mon père, dis-tu, défend que je l'approche ?

SÉRAME.

Plus le combat, madame, et le péril est proche,
955 Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui, présentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'est devenu Ramire ?

SÉRAME.

960 Ai-je donc pu songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger ?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue ?

ZULIME.

Qu'est-ce qui s'est passé ? Quelle erreur m'a perdue ?
Ah ! N'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux ?
965 J'accusais mon amant ; j'eus trop de violence :
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produits mes forfaits.
Juste ciel ! Je partais, et sur la foi d'Atide !
970 M'aurait-elle trahie ? On m'arrête. Ah, perfide !
N'importe, apprends-moi tout, ne me déguise rien ;
Rapporte-moi ma mort : va, cours, vole et reviens.

Rappel du vers du Cid de Pierre
Corneille : "Vas, cours, vole et me
venge."

SÉRAME.

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je. Ah ! J'en mérite encor de plus cruelles !

SCÈNE II.

ZULIME.

975 M'as-tu trompée, Atide, avec tant de noirceur ?
Quoi ! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur !
Mais non ; en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.
Non ; trop de vérité parlait dans tes douleurs :
980 L'imposture, après tout, ne verse point de pleurs.
Ton âme m'est connue, elle est sans artifice ;
Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice ?
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah ! de Ramire ainsi se peut-on séparer ?
985 Atide n'aime point ; j'étais peut-être aimée ;
Ma jalouse fureur s'est trop tôt allumée.
J'assassine Ramire.

SCÈNE III. Zulime, Sérame.

ZULIME.

Hé bien, que t'a-t-on dit ?

Parle.

SÉRAME.

Un désordre horrible accable mon esprit :

On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
990 Au dehors, au dedans, aux portes, sur les rives,
Au palais, sur le port, autour de ce rempart ;
On se rassemble, on court, on combat au hasard ;
La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide
Partout oppose au nombre une audace intrépide.
995 Pressé de tous côtés, Ramire allait périr :
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir ?
Atide...

ZULIME.

Atide ! ô ciel !

SÉRAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un oeil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
1000 Sa beauté, son audace, ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle,
Unis avec les siens, se rangent autour d'elle.
Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, et ne vit point pour moi !
1005 Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même !
Une autre le défend ; c'est une autre qu'il aime !
Et c'est Atide... Allons, le charme est dissipé :
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé ;
Je revois la lumière, et je sors de l'abyme
1010 Où me précipitaient ma faiblesse et leur crime.
Ciel ! quel tissu d'horreurs ! ah ! j'en avais besoin ;
De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.
Va, je renonce à tout, et même à la vengeance :
Je verrai leur supplice avec l'indifférence
1015 Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas ?
C'en est fait.

SCÈNE IV.
Zulime, Mohadir, Sérame

ZULIME.

Mohadir, parlez, que fait mon père ?
Puisse sur moi le ciel épuisant sa colère
Sur ses jours vertueux prodiguer sa faveur !
1020 Qu'il soit vengé surtout.

MOHADIR.

Madame, il est vainqueur.

ZULIME.

Ah ! Ramire est donc mort ?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuse
A cherché vainement une mort glorieuse :
Lassé, couvert de sang, l'esclave révolté
Est tombé dans les mains de son maître irrité.
1025 Je ne vous nierai point que son coeur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups :
Je l'ai vu, des siens même arrêtant la vengeance,
1030 Abandonner le soin de sa propre défense.

ZULIME.

Lui !

MOHADIR.

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous ;
Qu'il trompait à la fois et Bénassar et vous.
Mais, sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
1035 Il faut de votre père obtenir un pardon ;
Il le faut mériter. Je vais en votre nom
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste :
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité ;
1040 Votre repentir seul est votre sûreté :
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me suffit : je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
1045 Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette :
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiscreète ;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME.

Mohadir, et c'est vous qui m'osez arrêter ?

MOHADIR.

Respectez la défense heureuse et nécessaire
1050 D'un père au désespoir, et d'un maître en colère.
Vous devez obéir, et surtout épargner
Sa blessure trop vive et trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai ; mais, après tant d'injures,
Si vos ressentiments s'échappaient en murmures ;
1055 Frémissez pour vous-même, un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce coeur paternel ;
Dans Ramire et dans vous il confondrait peut-être...

ZULIME.

Osez-vous bien penser que je protège un traître ?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuste soupçon ;
1060 Votre âme détrompée a repris sa raison :
Je le vois, et je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle ;
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.

SCÈNE V.

Zulime, Sérame.

ZULIME.

Ah ! J'attends le trépas. Juste ciel ! Qu'ai-je fait ?

SÉRAME.

1065 Vous laissez un perfide au destin ! Qui l'accable :
Vos jours sont à ce prix.

ZULIME.

Dieu ! Qu'Atide est coupable !

SÉRAME.

Tous deux seront punis : ne songez plus qu'à vous :
D'un père infortuné désarmez le courroux ;
Détournez...

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie :
1070 Il ne sait point, hélas ! combien je suis punie :
Mon châtement, Sérème, est dans mes attentats ;
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

SÉRAME.

Eh bien ! de leurs forfaits séparez votre cause :
Quelque punition qu'un père se propose,
1075 Aux traits de son courroux son sang doit échapper,
Et sa main s'amollit sur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, et votre grâce est sûre :
Unissez-vous à lui pour venger son injure ;
Abandonnez les jours justement menacés
1080 De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

ZULIME.

De Ramire !

SÉRAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous faisait sa victime ainsi que sa complice.

ZULIME.

Je ne le sais que trop. Hélas ! que de forfaits !

SÉRAME.

Que j'aime à voir vos yeux dessillés pour jamais !
1085 Des pleurs que vous versiez sa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérème, je l'adore !

SÉRAME.

Qui ? Vous !

ZULIME.

Un dieu barbare assemble dans mon coeur
L'excès de la faiblesse et celui de l'horreur :
C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même ;
1090 Je déteste mon crime, et je sens que je l'aime.
Je n'y résiste plus : ce poison détesté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embrase et me déchire ;
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
1095 Tel est dans les replis de ce coeur dévoré
Ce pouvoir malheureux de moi-même abhorré,
Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie,
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant,

- 1100 S'il eût insulté même à mon dernier moment,
Je l'eusse aimé toujours, et mes mains défaillantes
Auraient cherché ses mains de mon sang dégoutantes.
Quoi ! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'il trahit !
Et c'est moi qui le perds ! c'est par moi qu'il périt !
1105 Non... je le sauverai, le parjure que j'aime,
Dût-il me détester, et m'en punir lui-même.
Mais Atide est aimée.

SCÈNE VI.

Zulime, Atide, amenée par des gardes.

ZULIME.

Ah ! Qu'est-ce que je voi ?
Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE.

- Oui, madame, il est vrai, je suis votre rivale ;
1110 Le malheur nous rejoint, le destin nous égale :
Je sens les mêmes feux, je meurs des mêmes coups ;
Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire ?

ATIDE.

- Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver son destin, qui ne pouvait l'abattre ;
1115 Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il est chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus sanglante ;
Vous le voulez, madame, et vous serez contente ;
Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
1120 Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

- Ah ! Si vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame : vous l'aimez, et je connais l'amour ;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour ;
1125 Et, quelque sentiment qu'un père vous inspire,
Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui ;
Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encore échappés au carnage
1130 Vendent bien cher leur vie et marchent au rivage :
Vous êtes mal gardée : on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous servir ?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand, vous donnant ma vie,
Je me suis immolée à votre jalousie ;
1135 Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
De m'abandonner seule, et de suivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?
Que vous faut-il ? parlez, cruelle que vous êtes.
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
1140 Et qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendrissement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, et mes transports jaloux,
Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
1145 Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même
Et l'amour paternel, et l'honneur de mes jours.
Je vous sers, vous, madame, il le faut, et j'y cours ;
Mais vous me répondez...

ATIDE.

Ah ! C'en est trop, barbare !
1150 Eh bien ! j'aime Ramire : oui, je vous le déclare ;
Je l'aime, je le cède, et vous vous indignez !
J'ai sauvé votre amant, et vous vous en plaignez !
Quel temps pour les fureurs de votre jalousie !
Quel temps pour le reproche ! il s'agit de sa vie.
1155 Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains serments qu'arrache le danger ;
1160 Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il osait me donner son coeur et son empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous sacrifierais son empire et son coeur.
1165 Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime ?
Je ne dispute rien, madame, à votre amour,
Non, pas même l'honneur de lui sauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

1170 Non, je ne vous crois point : je vois tout mon outrage ;
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux ;
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
Mais cessez de prétendre au superbe partage,

À l'honneur insultant d'exciter mon courage ;
1175 Ce courage, intrépide autant qu'il est jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
Suivez-moi seulement ; je vous ferai connaître
Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Je devrais l'oublier, je devrais le punir,
1180 Et je cours le sauver, le venger, ou périr.
Sérame, quelle horreur a glacé ton visage ?

SCÈNE VII.

Zulime, Atide, Sérame.

SÉRAME.

Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage,
Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir, sensible et généreux,
1185 Du coupable Ramire a demandé la grâce ;
Tous les chefs, irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, madame, à ces tourments cruels
Réservés en ces lieux pour les grands criminels,
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

1190 Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire...

SÉRAME.

Madame, ah ! Gardez-vous d'un téméraire effort !

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort ?
Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre âme ?

ZULIME.

Je préviens vos conseils, n'en doutez point, madame ;
1195 Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, et toi,
Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi,
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et gardez-moi d'un crime !

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Bénassar, Mohadir.

MOHADIR.

Ce dernier trait, sans doute, est le plus criminel.
1200 Je sens le désespoir de ce cœur paternel :
Je partage en pleurant son trouble et sa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père,
Et tous les attentats de ce funeste jour
Ne sont qu'un même crime, et ce crime est l'amour,
1205 Dans son aveuglement Zulime ensevelie
Mérite d'être plainte encor plus que punie ;
Et si votre bonté parlait à votre cœur...

BÉNASSAR.

Ma bonté fit son crime et fit tout mon malheur.
Je me reproche assez mon excès d'indulgence ;
1210 Ciel ! tu m'en as donné l'horrible récompense.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale a tout sacrifié.
Je lui tendais les bras quand sa main ennemie
Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie.
1215 Ah ! l'homme inexorable est le seul respecté :
Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur est le frein légitime
Qui peut épouvanter l'insolence et le crime.
Ma facile tendresse enhardit aux forfaits :
1220 Le temps de la clémence est passé pour jamais.
Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
Égaler ma justice à mes bontés passées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats
Que l'amour fait commettre en nos brûlants climats.
1225 En tout lieu dangereux, il est ici terrible ;
Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
Ramire cependant, à ses erreurs livré,
De leurs cruels poisons semble moins enivré :
Vous-même l'avez dit, et j'ose le redire,
1230 Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Est celui dont le bras vous avait défendu ;

Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu ;
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces moments cruels où l'homme est inflexible,
1235 Où les yeux, les esprits, les sens sont égarés,
Détourner loin de vous ses coups désespérés,
Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
Et d'un bras assuré, d'un cri terrible et tendre,
Arrêter, désarmer ses amis emportés,
1240 Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
Oui, j'ai vu le moment où, malgré sa colère,
Il semblait en effet combattre pour son père.

BÉNASSAR.

Ah ! Que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ses mains le reste de mon sang !
1245 Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore !
Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.
Ce cœur, en un seul jour à jamais égaré,
Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé ;
Et, se précipitant d'abymes en abymes,
1250 Elle a contre son père accumulé les crimes.
Que dis-je ! Au moment même où tu viens en son nom
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes
1255 Ont séduit les soldats à sa garde commis ;
Sa voix a rassemblé ses perfides amis.
Elle vient m'arracher son indigne conquête ;
Les armes dans les mains, elle marche à leur tête.
Cet amour insensé ne connaît plus de frein ;
1260 Zulime contre un père ose lever sa main !
Au comble de l'outrage on joint le parricide !
Ah ! Courons, et nous-même immolons la perfide.

SCÈNE II.

**Bénassar, Zulime, suivie de ses soldats dans
l'enfoncement, Mohadir, Suite.**

ZULIME, les armes à la main, et jetant ses armes.

Non, n'allez pas plus loin, frappez ; et vous, soldats,
Laissez périr Zulime, et ne la vengez pas.
1265 Il suffit : votre zèle a servi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grâce.
Sortez, dis-je.

BÉNASSAR.

Ah, cruelle ! Est-ce toi que je vois ?

ZULIME.

Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, et de crime enivrée,
1270 Vient d'armer contre vous sa main désespérée :
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,

Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime ;
La nature en tremblait ; mais je volais au crime.
1275 Je vous vois ; un regard a détruit mes fureurs ;
Le fer m'est échappé ; je n'ai plus que des pleurs ;
Et ce coeur, tout brûlant d'amour et de colère,
Tout forcené qu'il est, voit un dieu dans son père.
Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
1280 L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse ?
Ah ! peut-être il est loin d'en être le complice ;
Peut-être, pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire est un traître, il ne l'est qu'envers moi.
1285 Étouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire, et je ne puis, seigneur,
Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire :
1290 Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire ;
Arrachez-moi ce coeur que vous m'avez donné,
De tous les coeurs, hélas ! le plus infortuné.
Je baise cette main dont il faut que j'expire ;
Mais, pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire ;
1295 Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BÉNASSAR.

Ô ciel qui l'entendez ! ô faiblesse d'un père !
Quoi ! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère ?
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux ?
1300 Faut-il, dans mon courroux, faire trois malheureux ?
Ciel, prête tes clartés à mon âme attendrie !
L'une est ma fille, hélas ! l'autre a sauvé ma vie ;
La mort, la seule mort peut briser leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène et Ramire et les siens.

MOHADIR.

1305 Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumise, désarmée, à vos ordres rendue :
Vous l'avez trop aimée, hélas ! pour la punir.
Mais on conduit Ramire, et je le vois venir.

SCÈNE III.

**Bénassar, Zulime, Atide, Ramire, Mohadir,
Suite.**

RAMIRE, enchaîné.

Achève de m'ôter cette vie importune.
1310 Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des rois, j'ai vécu dans les fers ;
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts :
Mais de mon triste état l'outrage et la bassesse
N'ont point de mon courage avili la noblesse :
1315 Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains je remettais Atide.
Ni son cœur ni le mien ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi ;
1320 Bénassar, nos serments m'étaient plus chers qu'à toi ;
Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure ;
De ce cœur paternel je fermais la blessure.
Tout était réparé. Mes funestes destins
Ont tourné contre moi mes innocents desseins.
1325 Tu m'as trop mal connu, c'est ta seule injustice :
Que ce soit la dernière, et que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés.

BÉNASSAR.

Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je devrais te haïr : tu me forces, Ramire,
1330 À reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes services passés ;
Et quoique par ton crime ils fussent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste,
Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
1335 Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains et ma gloire et ma fille :
C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte ; et, pour comble d'horreur
1340 Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reste qu'un choix, la mort ou l'hyménée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois son époux, Ramire, et règne en mes états.

RAMIRE.

1345 Moi ?

ZULIME.

Mon père !

ATIDE.

Ah, grand Dieu !

BÉNASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos émirs unis avec nos princes ;
L'intérêt de l'état l'emporta sur la loi ;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre ;
1350 Vis pour elle et pour moi ; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah, seigneur ! Ah, Ramire ! Oh, jour de mon bonheur !

ATIDE.

Ô jour affreux pour tous !

RAMIRE.

Vous me voyez, seigneur,
Accablé de surprise, et confus d'une grâce
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
1355 Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au dessus des états conquis par mes aïeux :
Mais, pour combler nos maux, apprenez l'un et l'autre
Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
1360 Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon coeur, il promettait ma foi ;
Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi ;
1365 Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits,
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse.
1370 Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse ? perfide !

RAMIRE.

Élevés dans vos fers,
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
1375 Lui-même a resserré dans ses derniers moments
Ces noeuds chers et sacrés, préparés dès longtemps ;
Et la loi du secret nous était imposée.

ZULIME.

Ton épouse ! à ce point ils m'auraient abusée !
Ils auront triomphé de ma crédulité !
1380 Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté !
Vous souffrirez qu'Atide, à ma honte, jouisse
Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice ?
Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats.
1385 Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes :
Vous ne punissez pas cet objet odieux ?

ATIDE.

Vous devez me punir : mais connaissez-moi mieux ;
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
1390 Votre père est présent ; qu'il juge, et qu'il prononce.

ZULIME.

Ô ciel !

ATIDE.

Ramire et moi, seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.

À Zulime.

Je l'avoue à vos pieds : et moi, pour récompense,
Je vous coûte à la fois la gloire et l'innocence.
1395 Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits :
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes :
Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
1400 Ma main vous y replonge, et vous perce le coeur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie :
Mais j'aimais comme vous ; ce mot me justifie ;
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
1405 Il faut dire encor plus ; vous le savez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, et malgré l'amour même,
Je vous immolai tout ; je vous ai fait serment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant ;
J'ai promis de servir votre fatale flamme :
1410 Le serment est affreux, vous le sentez, madame !
Renoncer à Ramire, et le voir en vos bras,
C'est un effort trop grand, vous ne l'espérez pas :
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse ;
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
1415 Il n'est qu'un seul moyen de céder mon époux,
Le voici.

Elle tire un poignard pour se tuer.

RAMIRE, la désarmant avec Zulime.

Chère Atide !

ZULIME, se saisissant du poignard.

Ô ciel ! que faites-vous ?

BÉNASSAR.

Hélas ! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je assez confondue ?

Tu l'emportes, cruelle, et Zulime est vaincue.

Oui, je le suis en tout. J'avoue avec horreur

1420 Que ma rivale enfin mérite son bonheur.

À Atide.

J'admire en périssant jusqu'à ton amour même :

C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.

À Ramire et à Atide.

Eh bien ! soyez unis ; eh bien ! soyez heureux

Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.

1425 Éloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue

Ce spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.

Votre joie est horrible, et je ne puis la voir :

Fuyez, craignez encor Zulime au désespoir.

Mon père, ayez pitié du moment qui me reste ;

1430 Sauvez mes yeux mourants d'un spectacle funeste.

Elle tombe sur sa confidente.

ATIDE.

Nos deux coeurs sont à vous.

RAMIRE.

Vivez sans nous haïr.

ZULIME.

Moi, te haïr, cruel ! Ah ! Laisse-moi mourir !

Va, laisse-moi.

BÉNASSAR.

Ma fille, objet funeste et tendre,

Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

1435 Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.

J'abjure un lâche amour ; il triompha de moi :

Hélas ! Vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BÉNASSAR.

Mon amitié t'attend, mon coeur s'ouvre.

ZULIME.

J'en suis indigne. Ô mon père !

Elle se frappe.

BÉNASSAR.

Ô ciel !

RAMIRE et ATIDE.

Zulime ! Ô désespoir !

BÉNASSAR.

1440 Ah, ma fille !

ZULIME.

À la fin j'ai rempli mou devoir.
Je l'aurais dû plus tôt... Pardonnez à Zulime...
Souvenez-vous de moi ; mais oubliez mon crime.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].